

# MONOGRAPHIE D'UNE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE

## LES JUCHEREAU-DUCHESNAY <sup>1</sup>



VOICI un livre qui a tout l'attrait d'un roman: et, pourtant, il n'y a pas une seule de ses pages qui ne soit de la pure et véridique histoire, appuyée d'abord sur ces irréfutables documents qui s'appellent les actes de l'état civil, et les états de services, et ensuite sur les notices biographiques qui ont paru étre les plus autorisées. Ce sont les annales documentaires d'une grande famille canadienne, contemporaine de Champlain, et qui, depuis près de trois siècles, n'a cessé d'être mêlée aux plus grands événements de notre vie nationale.

C'est l'histoire de la famille Juchereau-Duchesnay reconstituée par le modeste et érudit antiquaire qui nous a donné *la Famille Taschereau*: M. Pierre-Georges Roy.

Ce travail est considérable et fait honneur à la persévérance de son auteur. Ce qu'il a fallu de patience, de recherches, de correspondances, pour reconstituer, dans son entier, cet arbre généalogique immense, chargé de tant de rameaux, <sup>(2)</sup> ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée, qui ont vu à l'œuvre le courageux écrivain.

Mais, il peut se flatter d'avoir ajouté un document précieux à nos bibliothèques nationales, dans cette étude consciencieuse qui démontre la vigueur et la fécondité de notre race, véritable monument élevé à la gloire d'une

(1) Cet article est l'introduction d'un livre nouveau qui va bientôt paraître à Québec avec un tirage limité, à raison de \$5.00 l'exemplaire.

Son auteur, M. Pierre-Georges Roy, de Lévis, est avantageusement connu comme l'éditeur du *Bulletin des Recherches historiques*.

Il a déjà publié *la Famille Taschereau*.

(2) D'après un calcul fait sur les actes de l'état civil auxquels réfère ce livre, la descendance de Jean Juchereau de Maur, ancêtre de la famille Juchereau-Duchesnay, se chiffre dans les dix-neuf cents (1900).

up. 3

C.ERC

1903

- 14

famille canadienne, émule de tant d'autres qui, comme elle, ont brillé par l'éclat des services rendus, par leur dévouement désintéressé à la chose publique, par leurs nombreuses et brillantes alliances matrimoniales, par leurs qualités sociales et le noble emploi de leur vie.

L'ancêtre de la famille Juchereau-Duchesnay fut Jean Juchereau de Maur, venu à Québec en 1634, avec sa femme et ses quatre enfants. Il était le frère de Noël Juchereau, sieur des Châtelets, licencié en loi, membre du Conseil, commis général de la Compagnie des Habitants (démembrement de la célèbre Compagnie des Cent Associés), venu à Québec un an avant cette année mémorable de 1633, dont l'historien Laverdière a écrit: "L'on peut dire qu'en cette année-là, la Nouvelle-France, si cruellement éprouvée, prit comme une nouvelle naissance et se trouva bientôt assez forte pour vivre de sa propre vie au milieu de ces grandes forêts du nouveau monde."

Les deux Juchereau devinrent les amis et les collaborateurs de l'illustre fondateur de Québec, dans la réorganisation de cette grande œuvre, dont l'existence avait été mise en péril par l'occupation des Kertk. Ils se lièrent aussi d'amitié avec Robert Giffard, médecin du roi, qui les avait précédés dans le pays, et de cette rencontre de cœurs si bien faits pour se comprendre, date cette alliance des deux noms: Giffard et Juchereau-Duchesnay, désormais inséparables et intimement liés, non seulement aux annales de la paroisse de Beauport, mais à toute l'histoire du Canada et des établissements français dans le nouveau monde. Car la glorieuse lignée des seigneurs Giffard et Juchereau-Duchesnay n'a pas seulement produit des pionniers de notre agriculture. A chaque génération, elle a fourni successivement à la marine française, aux armées de France et d'Angleterre et à nos milices canadiennes, des soldats intrépides qui se sont distingués sur les champs de bataille de l'ancien comme du nouveau monde; à l'administration et au gouvernement du pays, sous les deux régimes par lesquels nous avons passé, des hommes publics intègres et désintéressés; à la vie civile et sociale, des citoyens influents et respectés; aux foyers de nos plus importantes familles, par de superbes alliances, des épouses et des mères qui ont été l'ornement de leur sexe. A l'Eglise, elle a donné, sinon le nombre, assurément

la qualité, dans ce religieux modèle, le frère Juchereau, premier Jésuite canadien, mort avec la réputation d'un saint; dans cet autre saint, l'abbé de Rigauville, dont la mémoire est encore en vénération dans notre illustre monastère de l'Hôpital Général de Québec. Et, comme couronnement de son œuvre, elle offre à notre admiration, tout un essaim de vierges — plus de vingt — consacrées au Seigneur, dont plusieurs ont été des femmes vraiment extraordinaires: fleurs de grâce de beauté, d'innocence, que le monde disputait à Dieu, mais, qui, dès leur première jeunesse, se sont volontairement ensevelies dans le sacrifice et l'immolation du cloître, à l'Hôtel-Dieu, aux Ursulines, à l'Hôpital Général de Québec, pour travailler, elles aussi, au développement de la patrie canadienne, par l'éducation des enfants, par le soin des malades, des pauvres, des infirmes, des abandonnés, et plus encore par cette puissance suppliante de la prière, qui soutenait le courage et éclairait les efforts de leurs pères, de leurs frères, de leurs amis, restés dans le monde, et voués à la défense de notre sol ou au soin de nos intérêts les plus chers.

\* \* \*

Par un beau jour d'été, j'ai voulu revoir l'endroit même où s'élevait la maison ancestrale des Giffard et des Juchereau-Duchesnay.

Qui ne connaît chez nous le chemin de Beauport, se déroulant au milieu de cette riche campagne, de ces champs fertiles, de ces arbres magnifiques qui offrent à l'œil un paysage enchanteur? Nous traversons d'abord la rivière des Taupières, qui coule à travers les terrains de l'asile, puis la rivière de Beauport, longtemps connue sous le nom de rivière de l'Ours, en souvenir d'une aventure de chasse du premier seigneur Giffard. Dans le lointain nous apercevons "le champ des Dion"; c'est le fief de Jean Guyon du Buisson, dont l'entêtement proverbial aurait pu en remontrer aux *Plaideurs* de Racine. Plus près de nous, s'ouvre le chemin de l'Enceinte qui longe la palissade élevée pour défendre le bourg du Fargy. En face, se dresse l'église aux allures de cathédrale. La voilà cette colonie percheronne, si célèbre dans notre histoire, qui a fait de Beauport le berceau de la colonisation et de l'agri-

culture en Canada, *le nid d'éclosion des cultivateurs, la terre promise des habitants.* (1)

Arrêtons-nous un peu en deça de l'église, sur cette éminence, en face du superbe panorama qui offre à nos regards le fier rocher de Québec, la pointe Lévis, et la silhouette de l'île d'Orléans.

Reportons notre esprit aux hommes et aux choses de 1634. Involontairement, les stances mélodieuses du chantre immortel d'Évangéline nous reviennent en mémoire:

*This is the forest primeaval.....*

C'est bien ici, en effet, que se dressait la forêt primitive, entamée par la hache redoutable des colons venus de France, des cantons du Perche et de la Beauce. Voyez-vous dans la clairière des abattis, au milieu des épis jaunissants de la première moisson, ondulant au-dessus des troncs noircis, géants vaincus et domptés par le fer et par le feu, s'élever la maison de chasse de Robert Giffard, dont le souvenir est resté dans les traditions de sa descendance? Attendez un peu et vous allez la voir faire place au vaste et solide manoir qui, pendant deux siècles abritera une race hospitalière, vaillante, populaire et respectée. Ne vous semble-t-il pas revoir les brillants équipages qui, au jour des grandes réceptions, des divertissements de la société la plus raffinée, y amènent de hauts personnages, des femmes élégantes, tout ce que le Canada renferme d'illustrations, tout ce que Québec compte de gens de bonne compagnie? Mais, en tout temps, le mendiant, le voyageur, même s'il est inconnu, et le censitaire fidèle et dévoué, y reçoivent un accueil tout aussi cordial et bienveillant. Car, nulle part ailleurs, la tenure féodale n'a laissé moins de traces d'amertume et de ferments de révolte contre la puissance et la richesse du seigneur. Et de lui comme de la châtelaine d'antan, il ne reste qu'un agréable souvenir. (2)

(1) Benjamin Sulte: *Peaupoort vs Québec.*—(*L'Événement*, Québec, 21 septembre 1898.)

(2) "A l'ouest de l'église, sur le penchant d'une colline, est une maison seigneuriale, bâtiment de pierre ancien et irrégulier, destiné originairement à servir de forteresse aussi bien que de résidence. L'épaisseur et la solidité des murailles, si on pouvait les apercevoir de l'extérieur, attireraient l'attention."—Bouchette, *Topographie du Canada*, édition de Londres, 1815, p. 437.—Ce manoir était bâti sur le terrain où se trouve la carrière dont on extrait la célèbre pierre de Beauport.

Autour du manoir surgissent les maisons rustiques, plus tard blanches et coquettes, des colons, hommes de fer, durs au labeur, agriculteurs habiles qui, d'année en année, allongeant leurs sillons, font reculer la forêt sauvage; à l'appel de leur seigneur, vaillants soldats toujours prêts, qui prodiguent leur sang sur tous les points menacés de la patrie, puis reviennent à leurs champs cultivés et entretenus, pendant leur absence, par les vieillards, les femmes et les enfants laissés à la garde du foyer.

C'est ici, que de 1634 à 1668, Giffard, médecin du roi, exerça sa profession, en même temps qu'il dirigeait son exploitation agricole; ici, qu'il éleva sa famille, un fils, Joseph, sieur de Fargy, marié à Michelle-Thérèse Nau, mais qui mourut sans postérité; une fille qui devint la première religieuse canadienne de l'Hôtel-Dieu de Québec, et deux autres, mariées à deux fils de Jean Juchereau de Maur qui sont devenues les mères de la nombreuse descendance des Juchereau-Duchesnay. A partir de 1696, les Giffard ont été remplacés par les Juchereau-Duchesnay, jusqu'au jour où des revers de fortune firent passer en d'autres mains le manoir et la seigneurie.

En 1660, le 16 janvier, par un froid sibérien, un hôte illustre vient s'asseoir à la table hospitalière de Giffard: c'est Monseigneur de Laval, accompagné de M. de Bernières, faisant sa tournée pastorale sur la côte de Beau-pré. La maison se transforme en temple pour la célébration des saints mystères, car il n'y a pas encore d'église pour les vingt-neuf ménages et les cent quatre-vingt-cinq âmes de la paroisse naissante.

Comme pendant à ce précieux et intéressant souvenir, il convient de rappeler ici que, cent trente-deux ans plus tard, le manoir de Beauport et la maison ancestrale des de Salaberry et du héros de Châteauguay se partageront le privilège de donner des parties de plaisir à un fils de roi, joyeux comme un écolier en vacances: le duc de Kent, père et aïeul de deux souverains d'Angleterre.

Que de fois ces mêmes portes se sont ouvertes pour laisser passer le cortège en liesse qui s'en allait porter au baptême les rejetons de cette race féconde à l'égal de celle des patriarches, ou qui suivait une fiancée radieuse, enlevée au foyer paternel par une de ces alliances dont l'éclat venait ajouter un nouveau lustre au blason, et porter dans

un autre foyer le renom d'élégance, de beauté, de savoir et de vertus domestiques de mesdemoiselles de Beauport.

D'autres fois, c'était pour des scènes touchantes d'adieux: des jeunes filles partant pour le cloître, avec autant de joie que leurs sœurs s'en étaient allées recevoir au pied de l'autel les serments de l'époux de leur choix. Et parmi elles, il y avait des femmes de talent remarquables et de caractère qui, toutes furent les âmes dirigeantes de leurs communautés, et y ont laissé une empreinte que l'on reconnaît encore aujourd'hui; comme la Mère Juchereau de St-Ignace (Hôtel-Dieu), émule et rivale en sainteté et en génie, de l'incomparable Mère de l'Incarnation; comme ces deux illustres sœurs, les Mères St-Augustin et de l'Enfant-Jésus (Hôpital Général); comme enfin cette autre Mère St-Ignace, de l'Hôpital Général, l'annaliste du Siège de Québec (1760), dont les récits émouvants et dignes de la plume d'un soldat, sont tout imprégnés de vaillance et d'amour de son pays, et montrent bien que le courage guerrier était une plante cultivée par les femmes autant que par les hommes à l'ombre du toit des Giffard et des Juchereau-Duchesnay. Mais, faut-il s'en étonner, quand on songe que la Mère Juchereau de St-Ignace, par exemple, avait été formée par un directeur de la trempe du Père de Brébeuf, ce héros de l'apostolat, ce géant du martyre?

A côté de ces astres brillants apparaissent leurs nièces et leurs cousines: Mesdemoiselles Charlotte Juchereau de la Ferté, Marie de Lauzon-Charny, Marie-Josephite Vienne-Pachot, Louise-Françoise des Bergères de Rigauville, mesdemoiselles Aubert de la Chesnaye, Le Gardeur de Tilly, Berthier de Villemur, Daneau de Muy, de Léry, Le Gardeur de Beauvais, A. D'Amours de Louvières, de Gaspé, de Salaberry, D'Amours de Clignancourt, et plusieurs autres, douces et rayonnantes étoiles qui passent dans leurs couvents en y laissant le souvenir de leurs qualités aimables et le parfum de leurs vertus.

Ces lignes ont été écrites au sortir d'une touchante cérémonie au monastère des Ursulines de Québec, dans leur église magnifiquement restaurée et qui est comme un écrin enchâssant de patriotiques et précieux souvenirs. Le 29 août 1903, il y avait prise de voile. Les deux jeunes aspirantes étaient héritières l'une du nom illustre de Taschereau-Duchesnay et de Salaberry, que l'on retrouvait unies

dans une même immolation, comme leurs ancêtres l'avaient été, dans plus d'une page glorieuse de notre histoire. Pourquoi ne pas voir dans ce vivant et perpétuel holocauste qui fait descendre d'en haut la protection céleste sur les hommes de leur famille que le devoir appelle sur les champs de bataille ou retient dans les combats non moins périlleux de la vie, le secret de cette foi profonde à laquelle tous ont été fidèles. Sans doute, comme tous les humains, ils ont payé tribut à la faiblesse de la nature, mais, de tous, l'on peut dire que des nombreuses victoires qu'ils ont remportées, la plus précieuse à leurs yeux, c'est le triomphe de leur foi. En effet, tous ont été croyants, et leur vie se commence et se termine à l'église, entre le jour de leur baptême et celui des funèbres et dernières prières.

\* \* \*

En regard de ces gracieuses figures de femmes, ornées de tous les attraits, de toutes les vertus de leur sexe, voyez donc le cortège imposant des hommes sortis, eux aussi, du manoir de Beauport.

Nous avons déjà fait connaissance avec Noël Juchereau des Châtelets, Jean Juchereau de Maur et Robert Giffard, les pionniers de cette race distinguée dans la Nouvelle-France. Ajoutons que tout l'honneur de la *naissance nouvelle* de la colonie de Québec en 1633, dont parle M. Laverdière, revient à la Compagnie des Cent-Associés, fondée par Richelieu qui s'en constitue le protecteur et le chef. C'est elle qui se charge de la partie matérielle de l'entreprise et fait choix de Champlain comme gouverneur, personnifiant l'autorité royale, tandis que Noël Juchereau des Châtelets représente la Cie des Habitants, c'est-à-dire, le groupe mercantile de la Compagnie des Cent-Associés qui paie les appointements de Champlain, lui procure des vivres, entretient les garnisons et fournit toutes les munitions de guerre; le surplus de recettes, ces dépenses payées, allant à la Compagnie des Cent-Associés de France. On conçoit l'importance de la position de Noël Juchereau vis-à-vis de Champlain, et l'on s'explique le rang élevé qu'il occupe dans la colonie, toutes les fois que son nom revient dans nos annales. Il partage avec Robert Giffard l'honneur d'être marguillier dans la première organisation de fabrique dont il soit fait mention à Québec. Robert Gif-

fard s'unit à Jean Juchereau de Maur pour attirer l'émigration de Beauport. Et c'est ainsi que ces trois noms sont inscrits au tableau d'honneur des pionniers de notre pays, avec Champlain leur chef, universellement reconnu comme le fondateur et le père de la Nouvelle-France.

Robert Giffard et Jean Juchereau s'établissent solidement à Beauport et resserrent leur alliance par le mariage de deux filles de Giffard avec deux fils de Jean Juchereau de Maur. Chose singulière, l'aîné des fils de Jean Juchereau de Maur, père lui-même de quatre enfants, n'est pas le continuateur de la lignée. Cet honneur échoit au cadet Nicolas Juchereau de St-Denis qui va se faire un nom illustre dans l'histoire. Il débute par le recrutement de la première compagnie de milice canadienne, parmi les colons de Beauport. Il fait avec elle la campagne de 1665-1666 contre les Iroquois, avec MM. de Tracy et de Courcelles. En 1690, étant âgé de plus de soixante-dix ans, à la tête de ses braves et secondé par les élèves du Séminaire de Québec, il accomplit le glorieux fait d'armes de Beauport. Après trois jours de combat, il rentre au foyer avec un bras cassé, six canons pris à l'ennemi, et après avoir gagné la permanence de sa compagnie de milice, et surtout ces lettres d'anoblissement (1), fameuses dans notre histoire par les éloges magnifiques que Louis le Grand y décerne à nos vaillants miliciens et à leur héroïque commandant. Huit mois après, il descendait dans la tombe, mais le vieux guerrier dut tressaillir, lorsqu'un an plus tard, après qu'on eut chanté pour lui le service de l'an et jour, sa famille se trouva réunie pour célébrer le mariage de sa petite-fille Marie-Thérèse Pollet de la Combe Pocatière avec Pierre LeMoyné d'Iberville, le héros futur de tant de légendaires exploits.

En 1684, Ignace, fils de Nicolas, fait sous Denonville la campagne contre les Iroquois, toujours avec les miliciens de Beauport. Avec eux encore, en 1687, il prend part à l'expédition de M. de Troyes, à la baie d'Hudson, en compagnie des célèbres frères d'Iberville, de Ste-Hélène et de

---

(1) Dès 1667, à son retour en France, le marquis de Tracy avait recommandé que l'on accordât des lettres de noblesse aux sieurs Bourdon, Boncher, d'Auteuil et Juchereau. L'intendant Talon avait fait les mêmes recommandations pour les familles Godefroy, Lemoyne, Denie, Amyot et Couillard.—Forland, vol. II, par. II, p. 60.



Maricourt. Puis, il revient aux champs paternels, devient seigneur en titre de Beauport en 1696, ajoute à son nom de Juchereau celui de Duchesnay et consacre sa vie à l'agriculture et à sa famille vraiment patriarcale de dix-sept enfants.

Joseph, héritier du nom, meurt jeune et célibataire, mais non sans avoir ajouté à l'éclat du nom en inaugurant à Québec la construction des vaisseaux sur une grande échelle, et en prenant part à la défense de Port-Royal, d'où il rapporte une glorieuse blessure, et des vellétés d'entreprises commerciales, auxquelles il ne donne pas suite.

Puis viennent les trois Antoine, père, fils et petit-fils, tons soldats. On les retrouve sur les champs de bataille, à Carillon, où l'un d'eux se bat comme un héros et sur les Plaines d'Abraham, tandis que le troisième, Antoine-Louis, se distingue à ce point tournant de notre histoire, où nos pères commencent à jouir des franchises de la constitution britannique. Après avoir vaillamment soutenu l'honneur du drapeau de la France, dans l'agonie des derniers combats, toujours fidèles à la terre canadienne, qui est vraiment devenue pour eux la patrie, les Juchereau-Duchesnay refusent de la quitter, comme tant d'autres, et s'associent courageusement aux destinées que leur impose la force des événements.

Loyaux à l'allégeance nouvelle comme ils l'avaient été à l'ancienne, ils continuent de donner à la patrie l'appui de leurs bras vaillants, d'abord, en 1764, pour soumettre les sauvages, et en 1775, pour repousser l'invasion américaine.

Il n'est pas jusqu'aux châtelaines de Beauport qui ne ressentent les coups de ces temps tourmentés. En 1759, l'une d'elles est faite prisonnière par Wolfe qui admire sa fierté et son courage autant que son élégance et ses belles manières.

Fait prisonnier au fort Saint-Jean, Antoine, fils, passe dix-huit mois en captivité, pendant lesquels l'armée américaine assiégeant Québec dévaste la seigneurie et le manoir de Beauport. (1) Rentré dans ses foyers, il se prend de

---

(1) C'est alors qu'il écrit à M. Frs Baby ces lettres pleines de patriotisme dont voici quelques extraits :

« Notre résistance nous a fait obtenir les honneurs de la guerre et la triste satisfaction d'être traînés à Connecticut : un coup de fusil au travers du corps

compassion pour du Calvet luttant contre la tyrannie du pouvoir, et sa bourse est largement ouverte au proscrit qui combat pour sa liberté et pour celle de ses concitoyens.

En 1812, à Châteauguay, trois Juchereau figurent avec honneur aux côtés de de Salaberry, leur parent.

Mais, voici que la carrière politique attire et entraîne les seigneurs de Beauport. Ils y feront grande figure, respectés par le pouvoir qui les craint, adorés par leur constituants qui les regardent, à bon droit, comme d'intrépides défenseurs. Ils sont de cœur avec les Blanchet et les Taschereau, leurs alliés par mariage, avec les Bédard, les Bourdages et Papineau l'ancien, avec tous ceux qui soutiennent le *Canadien* et ses intrépides rédacteurs qu'attend la prison, pendant toute cette longue lutte couronnée par la victoire et l'établissement du gouvernement responsable.

Des revers de fortune ont fait changer de mains la seigneurie de Beauport. Mais le souvenir des maîtres bienveillants, des femmes distinguées, charitables, qui ont habité le vieux manoir, est resté bien vivant. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les anciens. D'ailleurs, si le malheur des temps et l'abolition de la tenure seigneuriale ont eu une fatale influence sur le patrimoine des Giffard et des Juchereau-Duchesnay, leur lignée est restée debout, et les rejetons transplantés n'ont pas cessé de faire honneur au vieux tronc frappé par la tempête. Ils restent fidèles au sang, et à part quelques exceptions, ils sont presque tous agriculteurs ou soldats. Comme au manoir de Beauport, dans ceux de la Beauce, de Fossambault et de la région de Montréal, la terre est toujours "la grande amie". On y retrouve le dévouement à la chose publique, la bienveillance et la générosité qui gagnent les cœurs.

Aussi, tandis qu'un Juchereau-Duchesnay, investi pendant vingt-cinq ans de la confiance de ses censitaires, ins-

---

à Montréal me ferait beaucoup moins de peine et de tort. Tu sais combien ma présence serait nécessaire à Québec, puisque tous mes biens sont à l'abandon, ainsi que mes enfants. Je suis encore à être instruit de leur sort et du vôtre. Il est désagréable pour moi d'être le seul homme qui ait fait la sottise de se laisser prendre à Saint-Jean, pendant que j'avais l'occasion de défendre ma capitale et de me couvrir de gloire. Je regrette de ne l'avoir pas laissé (Saint-Jean, quand j'ai vu que l'on ne parlait que de se rendre. On m'a dit qu'une partie de l'armée avait été campée à Beauport. Je suppose que j'aurai été pillé. J'en fais le sacrifice si Québec se sauve comme nous l'espérons tous."

—L'abbé Verreau, *Invasion américaine*, pages 20, 324, 325.

crit dans son testament une remise considérable, en leur faveur, des rentes et redevances qu'ils lui doivent, un autre, également populaire, recueille parmi les siens, au jour de ses funérailles, le témoignage de la reconnaissance publique, alors que ses concitoyens se disputent le privilège de porter de leurs robustes mains sa dépouille mortelle, sur une longue distance, jusqu'à l'église. Un autre, enfin, ne voyant plus, dans le service militaire, ouverture à son dévouement pour son pays, et se souvenant du rôle utile et brillant joué par ses aïeux sur tant de plages lointaines, cherche et trouve dans les carrières nouvelles un élément à son activité et inscrit son nom, respecté de ses chefs autant que de ses subordonnés, au cahier d'honneur d'une des colossales entreprises de la patrie canadienne. On se souviendra longtemps, dans les conseils du Pacifique Canadien, du jeune et intrépide ingénieur qui fut placé à la tête des parties les plus périlleuses de la construction et du développement de notre grande route nationale. Les travaux gigantesques qu'il dirigea au nord du lac Supérieur et dans les montagnes Rocheuses, ses explorations hardies dans les chaînes de montagnes réputées inaccessibles de la Colombie Anglaise, la course sans précédent qu'il fit vers le Yukon pour démontrer la possibilité d'un voyage plus rapide et de la construction d'un chemin de fer, sont restées légendaires dans les annales de la Compagnie du Pacifique, et sa fin tragique et prématurée, au moment même où il semblait arrivé à la fortune et au repos, ajoutant son nom à la longue suite des victimes du devoir, a rendu son souvenir plus touchant et plus durable. -

Parvenu au terme de son ambition, il s'en allait rejoindre dans la tombe ses deux frères aînés, enlevés, eux aussi, par de ces coups foudroyants de la mort dont la Providence se réserve le secret, comme pour nous faire mieux sentir dans les larmes des veuves et des orphelins, le néant des choses de la vie et élever davantage nos cœurs et nos esprits vers les consolantes perspectives de l'immortalité.

Telle est, esquissée à grands traits, la carrière glorieuse et bien remplie des seigneurs de Beauport et de leur nombreuse lignée.

\* \* \*

Après avoir raconté ce qu'ont fait les aînés, continuateurs de la race, voyons maintenant la brillante odyssée des cadets, des neveux et des alliés de la famille Juchereau-Duchesnay.

Nombreux comme ils étaient, il n'est pas étonnant qu'ils se soient répandus dans les charges publiques, dans toutes les carrières, mais surtout comme officiers des troupes de la marine ou de l'armée de terre, ou dans nos milices canadiennes.

Dans le nouveau monde, ils sont dans les expéditions contre les sauvages ou contre la Nouvelle-Angleterre; à la baie d'Hudson, au Labrador et à l'île d'Anticosti; à la Louisiane, au Mexique, à St-Domingue et aux autres îles des Antilles.

Dans l'ancien monde, il y en a sur toutes les mers, à Pondichéry, au Sénégal, au Gabon et au Tonkin. On en retrouve dans la guerre de Sept ans, dans les armées et la marine de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI; au service de la Turquie et de l'Espagne; parmi les défenseurs de la vieille monarchie; parmi les illustres et les vaillants de l'immortelle légende napoléonienne; sous la Restauration, sous le second Empire et la troisième République, servant partout la France aimée, toujours soldats et toujours fidèles, à l'ombre et sous les plis mêmes de son glorieux drapeau.

Denis-Joseph Juchereau de la Ferté (1661-1709) est l'enfant terrible de la famille. A vingt-trois ans, il suit Greyson-Duluth au Sault Ste-Marie. A peine de retour, il repart à la tête de la compagnie de milice du Cap-Rouge pour l'expédition du gouverneur de la Barre contre les Iroquois. En 1689, il se distingue aux côtés de d'Iberville dans sa célèbre campagne de la baie d'Hudson. En 1694, il est avec Jolliet, explorant le Labrador, les îles de Mingan, le détroit de Belle-Isle. En 1697, c'est lui qui apporte de France les dépêches royales, annonçant à Frontenac l'attaque projetée des Anglais contre Québec. En 1704, on retrouve l'officier de l'armée de terre portant Pépaulette de lieutenant de la marine, à bord du Joybert, armé en course contre l'Anglais. Ses exploits audacieux et son mépris du danger lui font pardonner les folles et joyeuses équipées de sa jeunesse, quand, en 1709, il revient mourir

à Québec, n'ayant pas trouvé le temps de se marier ni de se fixer nulle part. Son frère Paul-Augustin fournit une carrière moins tourmentée; mais il avait aussi l'humeur joyeuse si l'on en juge par les couplets satiriques dont la Mère Juchereau de St-Ignace lui attribue la paternité, et dans lesquels il raille à la manière de Scarron, le désastre de la flotte de l'amiral Walker et de ses lieutenants Vetch et Nicholson (prononcez *Ouacre*, *Veche* et *Neglesson*) qui déridaient l'austère et grave hospitalière, au milieu des prières ferventes qu'elle adressait sans cesse au ciel pour ses pétulants et incorrigibles frères.

Charles Juchereau de St-Denys, lieutenant général du roi à Montréal, épouse mademoiselle Migeon de Bransac, acquiert une grande fortune et commence dès 1696 et 1701 des établissements importants à Michillimakinac, à Wabash et à l'embouchure du Mississipi.

Joseph-Charles Juchereau de St-Denys s'en va s'établir à St-Domingue, où l'infatigable M. Roy a retracé sa descendance jusqu'à nos jours.

Louis Juchereau de St-Denys suit d'Iberville et ses frères dans la Louisiane et concourt à la fondation de la Nouvelle-Orléans; puis, il s'y établit définitivement et y fait une carrière de quarante-cinq ans, brillante, mouvementée, pleine d'aventures dignes de tenter la plume d'un Gustave Aimard et d'un Fenimore Cooper. Son nom revit dans plusieurs des familles des plus distinguées de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans.

\* \* \*

En France même, le nom de Juchereau va resplendir du plus bel éclat.

Trois rameaux différents détachés du tronc de Beauport vont de nouveau prendre racine et faire souche dans l'ancienne mère patrie, où l'on retrouve aujourd'hui leurs représentants.

Nous ne citons que les plus célèbres parmi leurs descendants.

1° La branche de Louis-Barbe Juchereau de St-Denys, fils de Joseph-Charles Juchereau (de St-Domingue), petit-fils de Charles Juchereau (de Montréal) et arrière-petit-fils de Nicolas Juchereau de St-Denys (le héros au siège de Québec, anobli par Louis XIV).

Louis-Barbe Juchereau de St-Denys entre dans l'armée française, se distingue dans la guerre de Sept ans et fait un brillant mariage avec la fille du marquis de Barbançois-Villegongis. Louis XV et la famille royale assistent et signent au contrat, et le roi met dans la corbeille de la fiancée un parchemin qui confère à l'épouseur le rang et le titre de marquis de Saint-Denys.

Sept enfants naquirent de ce mariage, dont quatre ont fait souche.

Amédée-Louis-Vincent, l'aîné, prit du service en 1800 et fit les campagnes de Dalmatie, d'Illyrie, et du Portugal. Il mourut en 1858, n'ayant pas d'enfant. Il avait institué pour son héritier son neveu Marie-Jean-Léon Lecocq, baron d'Hervey, fils de sa sœur Mélanie, madame Troussel, devenue par un second mariage, baronne d'Hervey. Ce neveu est mort à son tour en 1892, sans enfant. Le titre de marquis de Saint-Denys, éteint dans cette branche, est passé à son neveu, petit-fils du frère du général baron Juchereau dont nous parlerons plus loin.

Le troisième fils de Louis-Barbe Juchereau, Charles Juchereau, comte de Saint-Denys, servit la France dans l'armée de la Restauration et brisa son épée lors de la Révolution de 1830. Il n'a pas laissé d'héritier du nom. De ses deux filles, l'une est morte sans postérité, l'autre, madame de la Barre, a trois enfants.

Mariée en premières noces à M. Troussel, Mélanie Juchereau a laissé de son premier mariage deux filles et de son second mariage avec Alexandre Lecocq, baron d'Hervey, un fils. La première de ses filles est devenue la marquise de Noé et a laissé quatre fils dont deux sont encore vivants. La seconde est devenue la comtesse de Luppé. Elle eut trois fils, dont un seul survit, mais n'a pas d'enfant.

Constance-Hélène-Louise, autre fille de Louis-Barbe Juchereau, mariée à M. Lemaire de Marne, n'a laissé qu'une fille mariée à M. de Sazilly, représenté aujourd'hui par une fille unique, madame Techtermann, et deux fils dont un survit, M. René Torterüe de Sazilly.

2° La branche de Marie-Eustache (fils d'Antoine, père, seigneur de Beauport).

Entré dans l'armée française, il périt à la tête de son régiment, à Charleville, dans une de ces sanglantes émeutes populaires qui préludent à la grande Révolution.

Son fils, le célèbre baron Juchereau, entre dans le corps du génie. Avec l'agrément de Napoléon Ier, il se met au service de l'empire Ottoman comme instructeur en chef du génie militaire et inspecteur général des fortifications, hauts emplois dans lesquels il ne cesse de sauvegarder et défendre les intérêts de la France. Plus tard, en Espagne, il dirige les opérations du siège de Cadix et prépare la victoire de Bornos. Il prête son concours aux héros de l'émancipation de la Grèce, où il reste attaché comme ministre résident de France, à Athènes. Enfin, il est appelé en consultation pour préparer la conquête de l'Algérie et finit sa carrière avec le titre de baron et une réputation littéraire qui le place au premier rang parmi les écrivains militaires de son temps.

Il avait épousé une Levantine et ne laissa qu'une fille mariée à M. de l'Espinasse.

Par une de ces étranges coïncidences que présente parfois l'histoire, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, on trouve, en France, deux Canadiens-Français, deux cousins: le baron Juchereau de St-Denys et le vicomte de Léry comme généraux en chef du génie, dans les brillantes opérations militaires de cette époque si féconde en événements guerriers.

Louis Juchereau de St-Denys, frère du général baron Juchereau, entre dans la magistrature et fait sa carrière en Corse. Il avait eu plusieurs enfants, dont un seul a fait souche: Eustache Juchereau de Saint-Denys qui s'est illustré comme consul de France en Orient, puis à Saint-Domingue.

Eustache Juchereau a laissé trois fils: l'aîné est à Bastia et porte le titre de marquis de Saint-Denys. Le second porte le titre de comte de Saint-Denys et appartient à l'armée française dans laquelle il s'est distingué au Tonkin. Il n'a qu'une fille. Le troisième fils, après avoir été avocat consultant à Paris, est devenu juge de paix en Algérie, près d'Oran. Il est célibataire.

3<sup>e</sup> Enfin, la troisième branche des Juchereau de France est celle des Monceaux, issue de Marie-Madeleine Juchereau-Duchesnay, fille d'Ignace, mariée à Jean-Christophe de Monceaux, qui devinrent la souche des familles Sarrazin de l'Étang, d'Avrainville, Thirion, Martin, Soullignac, de Soyter, Ruellan.

\* \* \*

Je termine ici cette vue d'ensemble, ce résumé succinct du livre de M. Roy. En le parcourant, je n'ai pu m'empêcher de penser que ces pages, arides en apparence, comme le champ de la mort couvert d'ossements blanchis, entrevu dans la vision du prophète, n'attendent que le souffle vivifiant du poète, du romancier, ou de l'historien, pour faire revivre en chair et en os, leurs héros et leurs héroïnes choisis parmi les dix-neuf cents descendants des Juchereau de Maur, de la Ferté et de St-Denys.

C'est plus que de la légende: c'est de l'histoire vécue comme l'on dit de nos jours: car, pour chacun de ces morts, nous tenons, pour ainsi dire en nos mains la trame de leur carrière.

Leur existence s'est déroulée sur les champs de bataille, ou dans la calme atmosphère de la vie des champs ou dans les plus hautes sphères ouvertes à l'activité humaine. Partout et toujours, ils ont été bons fils, bons pères, bons citoyens et bons chrétiens: voilà toute leur vie.

De ces pages si remplies de noms célèbres, d'actions d'éclat, mêlés à des événements domestiques simples, au récit d'actes modestes et obscurs, jaillit une leçon de devoir et de dévouement désintéressé à la chose publique, un enseignement de patriotisme qui console des spectacles d'égoïsme et d'affaiblissement des caractères dont nous sommes trop souvent les témoins. Mais, aussi quelle responsabilité pèse sur les épaules de ceux qui sont appelés à recueillir un pareil héritage. C'est bien à eux que s'adresse l'épigraphe que M. Roy a empruntée à Froissart: "Tous ceux qui étaient là s'acquittèrent si loyalement de leur devoir, que leurs héritiers en doivent encore être honorés," qui se lit si bien en regard de cette belle pensée de Tacite, par laquelle je finis en la traduisant ainsi: "En entrant dans la carrière, souvenez-vous de ce que furent vos ancêtres et songez au jugement que prononcera un jour sur vous le grand tribunal de la postérité." (1)

---

(1) *Ituri in aciem et majores et posteros cogitate.*